


OCTOBRE.


— Mois consacré aux Saints Anges. —

Pratique du mois : Amour de Dieu.

- 1 V.—S. Remi. Tout le bonheur des Anges, c'est d'aimer Dieu.
- 2 S.—Anges gardiens. Respectez, aimez, invoquez votre Ange gardien.
- 3 D.—Très Saint Rosaire. Gloire à Marie, reine des Anges.
- 4 L.—S. Frs. d'Assise. Faisons sur la terre ce que les Anges font au ciel.
- 5 M.—L'amour de Dieu est la perfection de la religion chrétienne.
- 6 M.—S. Bruno. Montrez votre amour de Dieu par des actes.
- 7 J.—L'amour de Dieu, véritable, se manifeste par de bonnes actions.
- 8 V.—S. Brigitte. Dieu m'a créé, je dois aimer mon Père.
- 9 S.—M. Denis et Comp. Dieu nous a rachetés, aimons notre Sauveur.
- 10 D.—Solenité de S. Michel. Honneur à l'Archange, patron de l'Eglise.
- 11 L.—Il n'y a rien de difficile à ceux qui suivent Dieu.
- 12 M.—Tout n'est que vanité, hormis aimer et servir Dieu.
- 13 M.—S. Edouard. Pensez au Calvaire et vous aimerez Jésus-Christ.
- 14 J.—S. Calixte. Les plaies de Jésus sont des blessures pour nos cœurs.
- 15 V.—S. Thérèse. Aimons Jésus-Christ comme sainte Thérèse.
- 16 S.—Contemplez avec Marie Jésus crucifié pour nous.
- 17 D.—Pureté de la Sainte Vierge. Marie est la plus pure des créatures.
- 18 L.—S. Luc évang. L'Eucharistie est la merveille de l'amour.
- 19 M.—S. Pierre d'Alc. L'amour de Jésus, c'est l'amour de Dieu.
- 20 M.—S. Jean de K. L'amour pur est un avant-goût du ciel.
- 21 J.—SS. Ursule et Comp. Aimez ce que Jésus-Christ aime.
- 22 V.—Tout ce que vous voudrez, ô mon Dieu, et comme vous voudrez.
- 23 S.—Très Saint Rédempteur. Mon fils, donne-moi ton cœur.
- 24 D.—S. Raphaël, arch. Les Anges offrent à Dieu nos prières.
- 25 L.—Quelle est belle la société des Anges au ciel.
- 26 M.—L'imitation des vertus, véritable preuve de l'amour.
- 27 M.—Offrez souvent votre cœur à Dieu, durant le jour.
- 28 J.—SS. Simon et Jude. Plus on aime, mieux on prie.
- 29 V.—La croix est lourde à qui n'a point d'amour.
- 30 S.—Jeûne. Comme le tournesol, que votre cœur se tourne vers Dieu,
- 31 D.—Patronage de la Sainte Vierge. Le dévôt de Marie ne périra pas.
C'est de toute notre âme et de tout notre cœur.
Que nous devons aimer notre Dieu, le Seigneur.



LE MISSIONNAIRE ET LE JAPONAIS.

On lit dans une *Semaine religieuse*, sous la signature de M. Claudius Ferraud, missionnaire au Japon :

“ Dans un train, je récitais mon bréviaire et j'avais sous les yeux une belle image de Notre-Dame des Victoires. Mon voisin de gauche, qui la regardait depuis un bon moment, me dit tout à coup :

“ Ça, c'est sans doute votre femme ?

“ Non, monsieur, lui répondis-je, c'est ma Mère.

“ Ah !... et ce joli petit enfant qu'elle tient dans ses bras, c'est votre frère cadet ?

“ Non pas, Monsieur, c'est mon frère aîné.”

Vous voyez d'ici la figure qu'il dut faire. Il resta un moment silencieux, comme pour essayer de comprendre l'é-nigme. Puis, comme s'il avait deviné :

“ Alors c'est sa photographie de quand il était petit ?

“ Oui, Monsieur.

“ Et quel âge a-t-il maintenant ?

“ Il y a dix-huit siècles qu'il est mort ! ”

Pour le coup, mon pauvre voisin crut que je me moquais de lui. Il se prit à rire et moi aussi.

“ Comment trouvez-vous ma Mère ?

“ Elle est superbe !

“ Oui, Monsieur, ajoutai-je, il n'y a jamais eu sur la terre de femme plus belle, plus pure et plus sainte. Et cette femme tout le monde la connaît et la vénère ; c'est la Reine de la terre et du ciel : on l'appelle Marie...”

Et alors, à mon homme de plus en plus ébahi, j'expliquai de mon mieux le mystère de Jésus-Christ et de sa Mère.

Il y a dans l'âme de Marie une beauté capable de faire notre bonheur éternel, quand nous la connaissons bien : Dieu s'est épuisé pour embellir Marie. Voilà l'ostensoir du Verbe naissant ; voilà par quel canal nous vient Jésus !

JE SUIS LA VOIE, LA VÉRITÉ ET LA VIE !

Que sommes-nous, hélas ! sur cette pauvre terre ?
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux :
Le poète l'a dit ; mais dans quelle misère
Pleure-t-il aujourd'hui son passé glorieux !
Voyageur égaré dans une nuit profonde,
Il erre à l'aventure et cherche son chemin ;
Mais quelqu'un est venu d'en haut sauver le monde,
Et dit : *Je suis la voie ouverte au genre humain !*
Voie éclatante et sûre : elle descend du Père,
Jusqu'au fond du néant de ce monde mortel ;
Pour remonter sanglante, en passant au Calvaire,
Aux radieux sommets du bonheur éternel !
Nous sommes dans un siècle où le puits de l'abîme
A vomi le mensonge à flots d'impiété ;
Je tremble, ô mon pays, que tu n'en sois victime !
Ecoute qui te dit : *Je suis la vérité !*
Il est la vérité pure, simple et totale,
Nourrissant les esprits de lumière et de paix ;
Plus suave aux regards que l'aube matinale,
Immortelle en éclat, divine en ses attrait !
Les âmes de ce temps sont comme à l'agonie :
Plus de foi, plus d'amour, les cœurs ne battent plus !
Mais voici qu'une voix leur dit : *Je suis la vie !*
Venez, peuples mourants, oh ! venez à Jésus !
Il est la vie en soi, la vie universelle,
De l'humble grain de sable au plus haut séraphin :
Nature, grâce et gloire ont leur principe en elle ;
Tous les trésors de Dieu sont cachés dans son sein !
Il faut au voyageur voie et lumière et vie :
N'allez pas, ô mortels, chercher bien loin de vous ;
Tous ces biens infinis sont dans l'Eucharistie,
Le Très Saint Sacrement, c'est Jésus parmi nous !

LE CURÉ D'ARS ET L'EUCCHARISTIE.

“ Mes enfants, quand vous entrez à l'église et que vous prenez de l'eau bénite, quand vous portez la main à votre front pour faire le signe de la croix, regardez le Tabernacle : car, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST l'entr'ouvre au même moment pour vous bénir.

“ Il est là pour vous consoler ! Aussi devons-nous lui rendre visite souvent. Combien un petit quart d'heure que nous dérobons à nos occupations, à quelques inutilités pour venir le prier, le visiter, le consoler de toutes les injures qu'il reçoit, lui est agréable !.. Lorsqu'il voit venir avec empressement les âmes pures, il leur sourit..

“ Écoutez bien ceci, mes enfants. Dans les premiers temps que j'étais à Ars, il y avait un homme qui ne passait jamais devant l'église sans entrer. Le matin, quand il allait au travail ; le soir, quand il revenait, il laissait à la porte sa pelle, et il restait longtemps en adoration devant le Saint Sacrement. Oh ! j'aimais bien ça ! . Je lui ai demandé une fois ce qu'il disait à Notre-Seigneur pendant les longues visites qu'il lui faisait. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? “ Eh ! monsieur le Curé, je ne lui dis rien. JE L'AVISE ET IL M'AVISE ! ” Que c'est beau, mes enfants, que c'est beau !! ”

Et les larmes noyaient la voix du serviteur de DIEU lorsqu'il racontait ce trait.

Auguste, âgé de douze ans, travaille.

Bébé s'amuse.

Le père entre :

— Pourquoi n'apprends-tu pas ton Histoire sainte ?

— Je la sais, répond bébé.

— Ah !... Qu'est-ce qu'Adam et Ève, alors ?

— Adam et Ève?... Je n'en suis pas encore là !

L'ANGE GARDIEN.

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
 Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
 Essuyant d'un baiser son œil de pleurs terni,
 Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,
 Esprit qui tient le livre où l'innocence épelle.
 Et qui, pour remonter, attend qu'elle ait fini.

Son beau front incliné semble un vase qu'il penche,
 Pour recevoir les flots de ce cœur qui s'épanche ;
 Il prend tout, pleurs d'amour et soupirs de douleur ;
 Sans changer de nature, il s'emplit de cette âme,
 Comme le pur cristal que notre soif réclame
 S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans changer de couleur.

Ah ! c'est pour le Seigneur sans doute qu'il recueille
 Ces larmes goutte à goutte et ce lis feuille à feuille !
 Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
 Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette haleine,
 Pour étancher le soir, comme une coupe pleine,
 Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu !

V. HUGO.

Que de chers regards tendrement te suivent !
 Que d'anges gardiens autour de tes pas !
 Sans compter celui que l'on ne voit pas,
 Et qui veille plus que ceux qui vivent !

LEGOUVÉ.

Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
 Cet invisible ami veille autour de son cœur,
 L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
 Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
 Et portant dans les cieux son âme entre ses mains,
 La présente en tremblant au Juge des humains.

LAMARTINE.

LA SAINTE VIERGE ET L'EUCCHARISTIE

D'APRÈS LE PÈRE EYMARD.

Ceux qui veulent connaître les vertus intimes de Jésus, son amour secret et privilégié, doivent les chercher dans le Cœur de Marie.

Marie, c'est le Paradis de Dieu ! Aussi, voyez quelle fleur y fleurit : Jésus, la fleur de Jessé ! voyez quelle moisson il produit : Jésus, le froment des élus !

Adorez Jésus dans les bras de Marie ou dormant sur son sein. Quel bel ostensor ! Il a été travaillé avec art par le Saint-Esprit.

Nous devons nous réjouir de ce que Marie nous apporte notre Pain de vie, et dès le jour de sa Nativité nous la saluons comme l'aurore de l'Eucharistie.

C'est Marie qui a apporté à l'humanité le pain dont elle est affamée et qui peut seule la nourrir.—Elle nous le gardera ce bon pain ! Divine Brebis, elle va nourrir cet Agneau dont nous mangerons la chair vivifiante.

Trouver Jésus entre les bras de Marie, s'unir aux sentiments de Marie quand elle le presse sur son cœur, ô délicieux moment, qui passe toujours trop vite, comme la joie du Thabor ! moment où l'on ne désire plus rien, pas même le ciel : on le possède, on a Jésus et Marie !

PENSÉES EUCCHARISTIQUES.

Si nous étions des âmes d'adoration, nous toucherions comme du doigt le cœur de Notre-Seigneur ; nous lirions dans son âme !

Avec la divine Hostie, l'adorateur est bien partout ; il n'y a plus pour lui ni exil, ni désert, ni privation, ni malheur ; il a tout en l'adorable Eucharistie.

BULLETIN EUGHARISTIQUE



APPARITION DE LA SAINTE VIERGE

À MÉLANIE ET À MAXIMIN À LA SALETTE.

C'était le 19 septembre 1846, un samedi, veille de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs.

Aux derniers contreforts des Alpes et sur les confins du département de l'Isère, sur un plateau élevé, entouré

de montagnes dénudées, la Sainte Vierge daigna apparaître à deux enfants.

Maximin Giraud avait onze ans et Mélanie Calvat-Mathieu quatorze ans. Ils ne savaient pas lire et se connaissaient de la veille.

Tous deux, ce jour-là, gardaient les vaches de leurs maîtres. Après leur petit déjeuner, vers midi, ils s'endormirent sur le gazon, près d'une fontaine tarie, dans un petit enfoncement de terrain.

En se réveillant, ils montent sur le plateau, pour voir où étaient les animaux, et redescendent pour prendre leurs petits sacs.

Tout à coup, Mélanie aperçoit une grande lumière et appelle Maximin :

“ Viens vite voir cette clarté là-bas ! ”

La lumière s'entr'ouvre et laisse voir une belle Dame, environnée de gloire, mais dont l'attitude révèle une tristesse profonde.

Elle est assise sur une pierre, ses pieds reposent dans le lit desséché de la fontaine, ses coudes sont appuyés sur ses genoux, ses mains soutiennent sa tête, qui est comme appesantie par la douleur.

A ce spectacle, Mélanie est saisie de frayeur.

Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t-elle, et elle laisse tomber son bâton.

Maximin, lui aussi, est effrayé et il invite sa compagne à garder son bâton, afin de pouvoir se défendre au besoin.

Alors la belle Dame se lève, croise les bras sur la

poitrine, et, d'une voix douce comme une harmonie du ciel :

“ Avancez, mes enfants, dit-elle, n'ayez pas peur. Je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. ”

La Vierge se rend à l'endroit où les enfants s'étaient endormis, à trois mètres de la fontaine ; et les deux bergers, pleinement rassurés, presque joyeux, s'empres- sent de descendre à sa rencontre.

Ils se placent tout près d'elle, Mélanie à sa droite, et Maximin à sa gauche ; mais tous deux devant elle, et dans la lumière qui l'entourne.

Alors Marie leur parla des maux que Dieu allait envoyer pour punir les méchants, qui travaillaient le dimanche et blasphémaient le saint nom de Dieu.

La belle Dame avait parlé en français ; mais voyant que les enfants ne la comprenaient pas très bien, elle recommença en patois.

Puis, après l'annonce des malheurs, elle confia à chacun un secret ; quand l'un le recevait, l'autre ne l'entendait pas.

En 1851, ces deux secrets ont été transmis par les bergers eux-mêmes, dans une lettre cachetée, au Pape Pie IX, qui montra, par sa tristesse, que des fléaux menaçaient encore la France et d'autres pays : hélas ! nous en avons eu.....

La Vierge continua ses discours, en s'adressant aux deux bergers.

“ Faites-vous bien votre prière, mes enfants ? ”

“ Oh non ! Madame, guère bien ” répondirent-ils avec franchise.

“ Ah ! mes enfants, reprit-elle aussitôt, il faut bien la faire, soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire, il faudra dire seulement un *Pater* et un *Ave Maria* ; quand vous aurez du temps, vous en direz davantage.”

Puis, continuant à parler des malheureux qui attristent le bon Dieu, Elle ajouta :

“ N’avez-vous jamais vu du blé gâté, mes enfants ? ”

“ Non, Madame.”

“ Mais toi, Maximin, tu dois bien en avoir vu une fois vers la terre du Coin, avec ton père. Le maître de la pièce de blé dit à ton père : “ Venez voir mon blé gâté.” Vous y êtes allés tous les deux. Il prit deux ou trois épis dans sa main, puis il les froissa, et tout tomba en poussière ; puis, vous vous en retournâtes. Quand vous étiez encore à une demi-heure de Corps, ton père t’a donné un morceau de pain en te disant : “ Tiens, mon enfant, mange encore du pain cette année ; je ne sais qui en mangera l’année prochaine, si le blé continue comme ça à se gâter.”

“ Oh ! oui, Madame, je m’en souviens à présent, répondit Maximin ; tout à l’heure, je ne m’en souvenais pas.”

La Sainte Vierge avait terminé. Elle clôtura son discours par ces mots prononcés en français :

“ Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à mon peuple.”

Puis, s’éloignant des bergers, Elle traversa le petit ruisseau et répéta, sans se retourner vers eux :

“ Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. ”

Le soir même, les enfants racontèrent l'événement, et cette apparition de Marie fut acclamée et bénie dans le monde entier.

Le petit ruisseau tari dans le lit desséché duquel la Sainte Vierge, assise, avait posé les pieds, n'a plus cessé de couler et très abondamment ; cette eau miraculeuse a servi à la Reine du ciel et de la terre pour opérer beaucoup de guérisons et de prodiges.

L'Apparition, d'une haute taille, portait sur sa tête une couronne de roses, surmontée d'un diadème éclatant. Sa coiffure cachait ses cheveux. Sur sa poitrine elle avait un fichu, à l'extrémité duquel était une grande chaîne. Une autre chaîne plus petite entourait son cou et supportait une croix avec un Christ d'une clarté éblouissante ; à droite de la croix étaient des tenailles et à gauche un marteau.

La robe était toute lumineuse, mais d'une forme simple ; devant elle pendait un tablier. Les mains de l'auguste Vierge restèrent voilées pendant tout l'entretien par les longues manches de sa robe.

Un rayon de lumière éblouissante déroba son visage à Maximin ; Mélanie seule put découvrir cette beauté céleste, empreinte cependant de tristesse.

L'autorité épiscopale déclara authentique l'apparition de Notre-Dame de La Salette.

Les pèlerins affluèrent ; on porta là-haut des pierres et une belle basilique se construisit, avec deux couvents qui servent d'hôtelleries pour les pèlerinages.

Au-dessus de l'autel principal, se trouve la statue de Notre-Dame, couronnée le 21 août par le cardinal Guibert, alors archevêque de Paris.

RÉFLEXION.—En voyant les désordres de toute sorte envahir notre religieux Canada, les *blasphèmes* devenus plus fréquents, le *Dimanche* de plus en plus profané par des courses, des divertissements profanes, la sainte Messe manquée sans raison ou pour de futiles prétextes, n'avons-nous pas lieu de craindre que de grandes calamités viennent fondre sur notre pays? Convertissons nous et invoquons la sainte Vierge :

“ Notre-Dame de La Salette, qui avez daigné apparaître à deux pauvres petits bergers, priez pour nous, et détournez les fléaux qui nous menacent, à cause de nos péchés, notamment à cause des blasphèmes et de la profanation du saint jour du Dimanche.”

S'unir à Dieu, se fondre en Lui par l'amour, puiser dans cet amour l'héroïque courage de se donner, de se sanctifier pour tous, c'est être Saint.

Le prix principal du Rosaire, c'est son extrême simplicité. L'humilité s'exhale dans cette belle prière, comme un parfum de suavité exquise, qui charme la très humble Mère de Dieu et lui arrache des mains toutes ses faveurs.



QUID RETRIBUAM ?

APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

Ah ! que rendrai-je au Seigneur
Pour les trésors de sa tendresse !
Dans mon bonheur,
Dans mon ivresse
Ah ! que rendrai-je au Seigneur !

Quelle extase j'ai ressentie,
Quand j'ai respiré dans l'hostie
Le parfum de l'Eucharistie
Venu du céleste Séjour !
O merveille ! le Roi de gloire
A son calice m'a fait boire,
Mon cœur est son vivant ciboire
Et son tabernacle d'amour.

Jésus, quelle douceur étrange
Vous cachez sous le pain de l'Ange !
Mais le cœur ne sait quel échange
Il peut, à son tour, vous offrir ;
Car votre sang divin m'arrose
Et quand Dieu sur mon cœur repose,
Vivre pour Lui c'est peu de chose,
Ce serait trop peu de mourir !

Ah ! si mon âme avait des ailes !
Libre des entraves mortelles,
J'irais, aux plages infidèles,
J'irais exalter mon Jésus !
Mais pour des chants si magnifiques
Le ciel même sous ses portiques,
N'entend pas d'assez beaux cantiques
Tomber des harpes des Élus.

O monde, garde ta poussière,
 Dieu me suffit et sur la terre
 Je veux jusqu'à l'heure dernière,
 Chanter son généreux amour.
 Puis, sur l'autel du sacrifice
 Le sang de son divin calice
 Apaisera pour moi sa justice,
 M'ouvrira l'éternel Séjour.

MOREAU.

AVE MARIA.

L'*Ave Maria* ! c'est le cantique du ciel, c'est l'hymne des anges ! Avec le *Sanctus*, il réjouit l'éternité. L'*Ave Maria* ! il passa des lèvres de l'Archange aux lèvres de Jésus, qui le murmurait parmi ses divines caresses à l'oreille ravie de la Vierge Mère ! Des lèvres de Jésus, il passa à celles des Apôtres et des Saints, et voilà dix-huit cents ans que l'Eglise le fait monter comme un cri d'espérance et d'amour vers le ciel.

Le chapelet ! qu'il est puissant avec la foi et l'amour au cœur ! Que de miracles il a faits dans la main des Saints ! Aimons-le bien, qu'il soit à tous les foyers, à côté du crucifix, comme le sourire de la bonne Vierge qui porte toujours bonheur.

Enfin n'oublions pas que le *saint rosaire* est né sur un champ de bataille. Marie le mettait un jour aux mains de Dominique, le vaillant chevalier de la foi et de l'Eglise, en lui disant : " Va, mon fils, prêche mon rosaire ; avec lui tu flagelleras le démon. "

Allons donc tous à notre Mère, et effeuillons à ses pieds ces belles roses de l'*Ave Maria*, qu'elle aime tant.

ACTE DU SAINT ROSAIRE

AVE

MARIA



Méditez ces mystères, et soyez-en toujours occupés. — *S. Paul.*
La desolation couvre la terre,
parce qu'il n'est plus personne
qui médite en son cœur.

DE JESUS
SONNE A L'ETRE PA
RISSE

DE LA SAINTE
CROIX ENCEINTE PAR
L'ESPERANCE

PARCE QUE
MARI A EU UN
CŒUR

MYSTÈRES

DOULOUREUX

La Passion
de
Jésus-Christ

SAINTE MÈRE DE DIEU

PRÉCIEUX POUR TOUS PAUVRES PÉCHEURS.

LA COURONNE DE ROSES.

SAINTE Gertrude récitait tous les jours cent cinquante *Ave Maria*, en égrenant son Rosaire. Un jour elle fut dans l'impossibilité de payer son tribut d'amour filial à la plus tendre des mères : elle commençait son *Ave Maria*, mais elle ne pouvait pas l'achever.

Elle eut alors l'idée de dire les deux premières paroles : *Ave Maria !* et de saluer ainsi cent cinquante fois la bonne Vierge.

MARIE daigna lui apparaître, tenant en ses mains une couronne de cent cinquante magnifiques roses ; elle la lui mit sur la tête, en disant :

“—Ma fille, ces deux courtes paroles m'ont été aussi agréables que si tu m'avais adressé, chaque fois, la Salutation angélique tout entière ; car tu as fait ce que tu as pu.”

AVE, BERNARDE !

Au fond du cloître des Bénédictins, se trouvait une statue en bois de la mère de DIEU. Bernard ne passait jamais sans lui adresser la Salutation angélique : *Ave Maria !*

Une fois, s'étant agenouillé aux pieds de la sainte image, il répétait avec effusion sa salutation favorite ; et, au moment où il achevait, il entendit l'image lui répondre : “*Ave, Bernarde !* Je te salue, Bernard !”

PRESENTATION DES COURONNES

A LA SAINTE VIERGE.

Bon-ne Ma - ri - e, Je te con - fi - e Mon cœur i - ci -
 bas; Tiens ma cou - ron - ne, Je te la don - no; Au ciel, n'est - ce
 pas, Tu me la ren - dras, Au ciel, n'est - ce pas, Tu me la ren -
 dras. Oh ! que je t'aime En ce beau
 jour; Bé - nis toi - mé - me Nos chants d'a - mour.

Je vois le monde
 Autour de moi ;
 Sa fureur gronde !
 Je cours vers toi.

Pour me le rendre,
 Donne-moi bien
 Ton cœur si tendre,
 Et prends le mien.

Divine Mère,
 Enrôle-moi
 Sous ta bannière :
 Je suis à toi.

Grandir en âge
 Par ton secours,
 C'est être sage
 Toujours, toujours.

Sous ton empire,
 Pour moi si doux
 Fais que j'expire,
 A tes genoux.

CAUSERIE SUR LE PROTESTANTISME.

I. COMMENT IL SE FAIT QU'IL Y A DES PROTESTANTS BONS ET RELIGIEUX.



É même que nous avons dans le catholicisme des frères dont il faut rougir, et qui, appartenant au corps de l'Eglise, sont étrangers à son esprit, de même nous avons, hors du catholicisme, des frères séparés, des protestants qui, tout en étant détachés extérieurement du corps de l'Eglise, mènent une vie chrétienne et pratiquent d'une manière vraiment édifiante les préceptes de l'Évangile. Appartenant à l'esprit de l'Eglise, tout ce que ces belles âmes ont de foi et de vertu n'est ni plus ni moins que du catholicisme ; ce sont des catholiques qui s'ignorent, et l'Eglise les reconnaît pour ses enfants. Ils sont bons chrétiens, non point *parce qu'ils* sont protestants, mais *quoiqu'ils* soient protestants.

Le protestantisme, n'étant qu'une négation, n'a pu rien leur donner ; son action s'est bornée à les priver d'une partie des secours religieux qu'ils auraient reçus s'ils étaient nés catholiques.

Combien ces protestants droits et vertueux seraient meilleurs encore s'ils avaient une certitude absolue quant à la foi, un culte complet et vivant, les consolations si sanctifiantes des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, l'amour de la sainte Vierge et tant d'autres trésors que l'Eglise catholique présente aux fidèles ? Avec l'aide de ces puissants secours, ils devien-

draient des saints ; privés de ces secours, ils ne peuvent atteindre bien haut, et leur piété, toute réelle qu'elle puisse être, ne dépasse jamais un niveau vulgaire.

Quel abîme entre nos Saints, qui ne sont autre chose que de *bons catholiques*, entre un saint Vincent de Paul par exemple, un saint François de Sales, un saint François-Xavier, une sainte Thérèse, et ces hommes honnêtes et honorables dont on essaie parfois d'apporter la vie comme preuve de la vérité du protestantisme !

“ Les catholiques ont des Saints, dit le pasteur protestant Lavater, je ne puis le nier ; et nous n'en avons point, du moins qui ressemblent à ceux des catholiques. ”

II. POURQUOI L'ON TROUVE PLUS DE MAUVAIS CATHOLIQUES QUE DE MAUVAIS PROTESTANTS.

D'abord, parce qu'il y a beaucoup plus de catholiques que de protestants. Dans une grande ville comme Montréal, il doit y avoir évidemment plus de mauvais sujets qu'à Sorel ou Maskinongé.

Puis, la religion catholique est une religion *pour tout de bon*, qui nous impose, de la part de Dieu, une croyance précise et obligatoire, une foule de devoirs élevés, un culte déterminé, et des moyens précis et nécessaires de sanctification.

Quoique tout cela soit divin, ce n'en est pas moins gênant, et les passions n'y trouvent pas leur compte. Le catéchisme catholique prévoit tout et ne laisse rien au caprice. Il ne se contente pas d'une religiosité vague et vaporeuse ; il met les points sur les *i*, et dit

nettement ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, sous peine d'être mauvais catholique. Il ordonne un ensemble d'observances extérieures destinées à réprimer nos penchants corrompus, et qui, pour cette raison, sont souvent fort déplaisantes, telles que l'abstinence, le jeûne, la confession, etc...; il faut une grande énergie et une volonté persévérante pour demeurer dans cette voie étroite.

Il n'en est pas de même dans la voie large, ou plutôt dans le désert sans bornes où les sectes protestantes voudraient nous faire entrer. De nos jours plus que jamais, le bagage religieux du protestant n'est pas lourd à porter. Rien n'est plus facile que d'être bon protestant. Ce n'est pas moi qui le dis, mais un des pasteurs les plus connus et les plus remuants. Voici le portrait qu'il trace d'un écrivain dont il fait le panégyrique et qu'il nous présente comme un excellent protestant : "*Dogmatiquement, il croyait peu de chose... Quant au vrai, il ne savait guère le chercher dans le dogme, ni même dans l'Évangile. Il croyait que les vérités sont en germe dans les livres saints ; mais il les croyait mêlées à toutes les erreurs, et s'imaginait qu'à l'aide de ces livres on peut tout soutenir et tout prouver également... Il croyait peu à la prière... IL DÉTESTAIT VIVEMENT LE CATHOLICISME.*" Voilà le chrétien suffisant, voilà le bon protestant, de l'avis du pasteur Coquerel.

Vous le voyez, cher lecteur, il n'est pas difficile d'être bon protestant : croyez tout ce que vous voudrez en matière de religion ; ne croyez même rien du tout,

si cela vous va mieux ; *soyez honnête homme selon le monde* ; lisez ou ne lisez pas la Bible ; allez ou n'allez pas au temple ; n'oubliez pas de souscrire à deux ou trois des sociétés bibliques et évangéliques, et détestez l'Église catholique : vous serez un bon protestant.

Un protestant illustre, converti à la religion catholique, répétait souvent cette observation qui, dans sa bouche, a plus de poids que dans toute autre : " J'ai toujours vu que du plus mauvais catholique on faisait facilement un excellent protestant, voire même un pasteur, et je m'aperçois chaque jour qu'un bon protestant tel que j'étais a bien de la peine à devenir un catholique médiocre. "

Quand on ne suit pas de près les ministres protestants et quand on ne lit pas leurs écrits, on a peine à croire au néant religieux qu'on découvre sous le manteau commode du protestantisme.

Que l'âme de Marie soit en chacun pour glorifier le Seigneur ; que l'esprit de Marie soit en chacun pour se réjouir en Dieu.

Dieu pense à moi et veille sur moi avec une tendresse qui passe toute tendresse ! Que pourrai-je craindre ?

Soyez toujours content de ce que Dieu vous donne, et vous aurez dès cette vie les arrhes de la vie éternelle.

Le plus sûr moyen de pénétrer les desseins de Dieu sur nous est de sanctifier le moment présent.

LES HOSPITALIÈRES DE SAINT-JOSEPH

A VILLE-MARIE.



NOUS reprenons le récit des commencements de l'Hôtel-Dieu de Montréal, au moment où M. de la Dauversière conduisit la mère de Brésoles et ses compagnes au navire qui devait les porter à Ville-Marie ; là elles devaient être les saintes émules de la vénérable sœur Bourgeoys et les auxiliaires infatigables de Mlle Mance.

Sur le point de s'embarquer, et ayant fait pour la gloire de Dieu les sacrifices les plus généreux, le petit groupe des Hospitalières demanda à genoux la bénédiction de l'homme de Dieu, qui jusque-là avait été leur conseiller et leur père.

M. de la Dauversière les assura que la Providence veillerait toujours sur elles, et voyant que par leur départ il avait accompli l'œuvre sainte que Dieu lui avait confiée, et à laquelle il avait travaillé avec tant de zèle, de courage et de dévouement, il récita le cantique du saint vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum* et leur donna sa bénédiction.

S'il est vrai que les croix sont le caractère distinctif de toutes les œuvres divines, il faut reconnaître que l'établissement des Hospitalières de Saint-Joseph à Ville-Marie a été manifestement l'ouvrage de Dieu.

Le vaisseau *Saint-André* sur lequel ces filles s'étaient embarquées, en compagnie de Mlle Mance, transportait encore au Canada la vénérable mère Bourgeoys, qui elle



M. de la Dauversière, ayant conduit la Mère de Brésoles et ses compagnes sur le navire qui devait les porter à Ville-Marie, les assure de l'assistance divine.

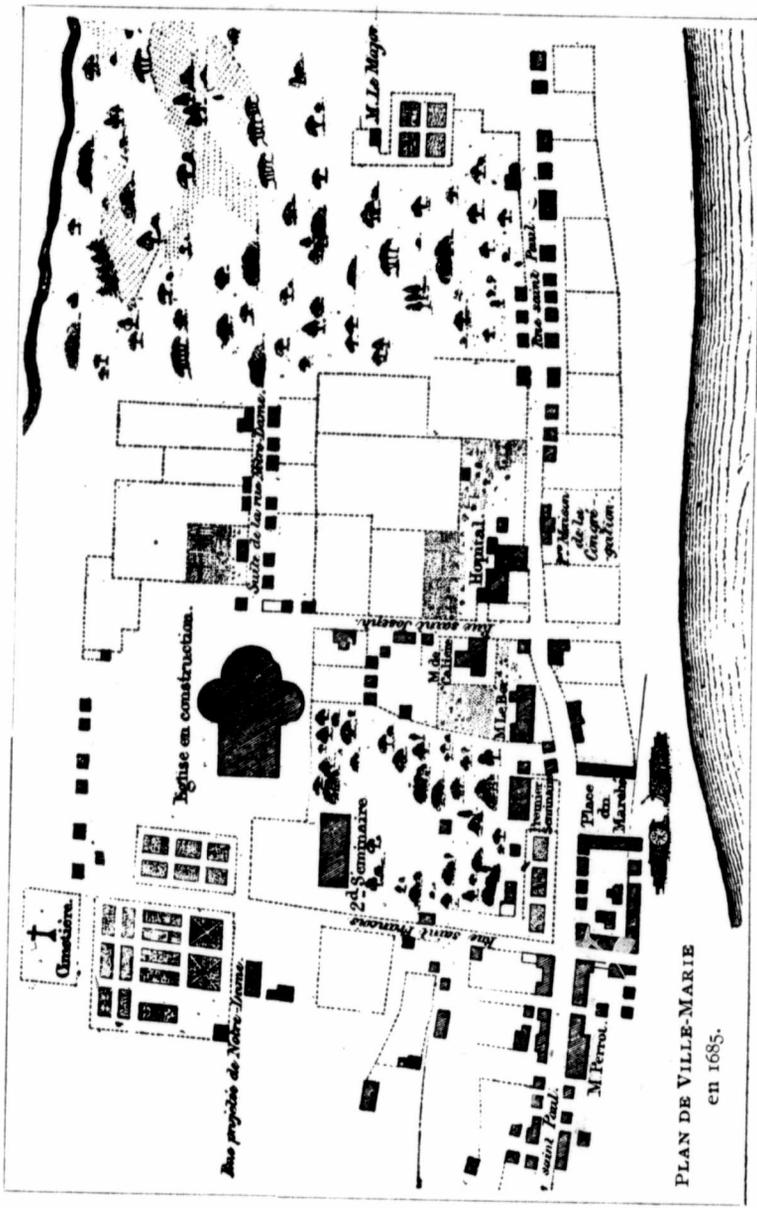
aussi était retournée en France pour y recruter des auxiliaires, ainsi que deux prêtres Sulpiciens, M. le Maistre et M. Vignal.

La traversée fut longue et très pénible ; on avait quitté le port à la fin de juin, on n'arriva en Canada qu'au mois de septembre. A peine fut-on en mer qu'une maladie contagieuse éclata parmi les passagers, dont une dizaine perdit promptement la vie. Dieu seul connaît le dévouement et la charité que firent alors paraître dans le soin des malades ces saintes filles, qui bravèrent tous les dangers et surmontèrent toutes les répugnances.

Enfin, le 8 septembre 1659, jour de la Nativité, après une navigation pleine de tempêtes, le *Saint-André* toucha à la plage de Québec.

Immédiatement après le débarquement, les religieuses se rendirent à l'église *pour adorer le très Saint Sacrement*, et renouveler à Notre-Seigneur le sacrifice de leur vie. De là, elles allèrent offrir leurs hommages à M. de Laval, qui les reçut avec bonté, les félicita de leur courage et les engagea à visiter M. d'Argenson, gouverneur du Canada, et aussi les religieuses hospitalières ; enfin il leur ordonna d'aller prendre leur logement chez les Ursulines, qui s'étaient empressées de lui demander cette faveur.

Après trois semaines de séjour à Québec, la recrue se mit en chaloupe sur le Saint-Laurent ; mais, pour qu'il n'y eut aucun genre de contradiction qu'elles n'éprouvassent, Dieu permit qu'un vent contraire ralen-



PLAN DE VILLE-MARIE
en 1685.

tit tellement leur navigation qu'il fallut rester quinze jours sur le fleuve avant d'arriver à Ville-Marie.

Cette ville naissante comptait alors 160 hommes, sans comprendre les nouveaux colons au nombre d'une centaine de personnes. Elle se composait d'une quarantaine de maisons, presque toutes situées de manière à se défendre mutuellement contre les insultes des Iroquois. Outre le fort qui la protégeait, elle était mise à couvert, du côté appelé le Coteau Saint-Louis, par une redoute qu'on venait de construire avec un moulin sur une petite éminence fort avantageuse pour la sécurité publique. Tel était l'état de Ville-Marie, à l'arrivée des filles de Saint-Joseph.

Après qu'elles eurent mis pied à terre, elles allèrent adorer Notre Seigneur à l'église, située dans le bâtiment même de l'Hôtel-Dieu. La nouvelle de leur arrivée fit naître dans tout le pays une sincère et vive allégresse ; elles visitèrent en deux jours les maisons de tous les colons ce qui mit le comble à la joie générale.

Le 20 du mois de Novembre, M. de Maisonneuve, en sa qualité de gouverneur, ratifia leur prise de possession de l'Hôtel-Dieu et des bâtiments qui en dépendaient.

Pendant ce temps, le 6 du mois de novembre, M. de la Dauversière était mort, après avoir essuyé les tribulations et les épreuves les plus pénibles, qui le purifièrent comme l'or passé par le feu du creuset.

Le seul trésor que cette âme d'élite voulait posséder sur la terre était une foi ferme et inébranlable ; un jour que Notre-Seigneur lui offrit de lui accorder telle grâce

qu'il voudrait, il n'en demanda pas d'autre que la foi. Son confesseur lui ayant représenté qu'il aurait dû demander plutôt la grâce de ne plus pécher, cet homme divinement éclairé lui fit cette réponse bien digne de remarque : " Mon père, l'impeccabilité n'est pas l'état où Dieu veut mettre l'homme tant qu'il est sur la terre."

La fin de sa vie fut particulièrement remplie d'amertume : il sembla que Dieu eut permis à l'ange de Satan d'éprouver son serviteur de toutes les manières. Si l'on en croit M. de Fancamp, particulièrement instruit des circonstances les plus cachées de la vie merveilleuse de M. de la Dauversière, cet ange des ténèbres demanda en effet de le cribler comme autrefois le saint homme Job, et DIEU le lui permit afin d'être glorifié par la fidélité de son serviteur.

Pour l'intérieur, il fut dépouillé de toute grâce sensible, et abandonné à la seule nudité de la foi ; et quant à l'extérieur, il se vit frappé dans sa réputation, dans ses biens, dans son corps. Tout le monde se souleva contre lui : ses parents et ceux des filles de Saint-Joseph pour des raisons d'intérêt ; le peuple, parce qu'il s'imaginait qu'il vendait à prix d'argent les filles du pays, qu'il envoyait à Montréal ; toute la ville de la Flèche, qui le regardait comme un perturbateur du repos public ; ses propres amis, qui étaient devenus ses persécuteurs. DIEU le frappa encore dans sa fortune, qu'il renversa de fond en comble. Dans un seul jour, il perdit pour plus de 100,000 livres par le naufrage d'un vaisseau qui devait rétablir entièrement ses affaires. Pour lui personnellement, il ne fut pas plus

touché de cette perte que s'il eût été de bronze, quoiqu'il vît sa famille réduite à l'aumône par cet accident. Mais ce qui l'accablait de douleur, c'était de penser que les débris de sa fortune ne pourraient solder tous ses créanciers.

Enfin, comme si tout cela n'eût pas suffi pour faire éclater sa patience, il se vit accablé en même temps par huit maladies des plus douloureuses, dont une seule aurait dû le faire expirer. DIEU l'en avait guéri subitement pour qu'il pût se rendre à la Rochelle, afin d'y donner ses ordres avant le dernier embarquement, et d'y accompagner ses filles, comme nous l'avons raconté. Après qu'il leur eut fait ses adieux et qu'il se fut mis en marche, la haine sur le dos, pour retourner à la Flèche, n'étant plus qu'à une journée de sa maison, il descendit de cheval à Saumur, pour aller se jeter aux pieds de la statue de Notre-Dame des Ardilliers, et là il fut repris de toutes ses maladies précédentes, et en proie aux plus vives douleurs.

Il put remonter à cheval pour achever à la Flèche son sacrifice ; car sa vie ne fut plus qu'un martyre continu. La gravelle, jointe à une goutte cruelle, la fièvre, des coliques néphrétiques, deux hernies intolérables, une fluxion de poitrine, les hémorroïdes avec des ulcères, tels furent les maux qu'il eut à endurer à la fois et sans aucun soulagement. Si on lui donnait un remède pour apaiser celui de ses maux qui le pressait davantage, ce remède semblait ne servir qu'à aigrir les autres ; en sorte que les médecins avouaient qu'il ne vivait que par miracle, et pour souffrir comme

s'il eût été sur un gril exposé à un brasier ardent.

A la fin, ses chairs étant consumées, et sa peau étant percée par ses os, son corps n'était plus qu'un squelette tout couvert de plaies. Dans cet état, il n'avait de repos ni le jour ni la nuit. Durant l'espace d'un mois entier, à peine eut-il une heure de sommeil. Il ne lui restait plus que la sensibilité pour souffrir, et la voix pour témoigner la vivacité de ses douleurs ; nuit et jour ce n'était qu'un cri plaintif qui fendait le cœur de tous ceux qui s'approchaient de lui. Néanmoins, dès qu'il avait un moment de relâche, on le voyait entrer dans un état de calme et de paix admirable, comme s'il eût été en oraison ; et s'il parlait alors, ce n'était que pour se plaindre à lui-même de son impatience et de sa lâcheté à souffrir. Quatre jours avant sa mort, étant visité par M. de Fancamp, il lui dit ces paroles : “ *Vous voyez ici l'homme de dou-leurs ;* ” mais se reprenant aussitôt : “ J'ai tort de parler de la sorte, ajouta-t-il, puisque cette qualité ne convient qu'à JÉSUS-CHRIST, et que moi je ne suis qu'un lâche qui ne peut rien endurer.”

A tous ces maux, DIEU, pour le purifier de plus en plus, ajouta encore des peines intérieures, dont il serait difficile de se faire une juste idée. Enfin, levant les mains au ciel, et regardant fixement d'un certain côté de sa chambre, avec un visage serein, comme s'il eût vu quelque chose d'agréable, et peu après baissant ses mains et les croisant sur sa poitrine, il inclina la tête et expira doucement, le 6 de novembre 1659, âgé de soixante-trois ans.

MON PETIT CRUCIFIX.

Le réveil a sonné pour les combats du jour,
Mon petit crucifix ranime mon amour.
Autour de moi le bruit, la menace hautaine,
Le lion méditant ma ruine certaine...
Jésus, mon crucifix, sceau divin de mon cœur,
Gardez-en bien l'entrée et demeurez vainqueur.
Enfin viendra le soir dont l'ombre nous effraie,
Cette dette à payer que la mort seule paye !
Comment, à cet instant, soutenir le combat,
Alors que tout nous fuit, nous émeut, nous abat ?
Heure de la vengeance, heure de la justice !
Qui donc à ce moment, qui nous sera propice ?
Je vois mes mains tomber, quel triste dénûment !
Mon Dieu, que vous donner au jour du jugement ?
Mon petit crucifix, Jésus de mon enfance,
Jésus de mes douze ans, de mon adolescence,
Jésus de l'homme fait, conseiller du vieillard,
Soutien des premiers jours et bâton du départ,
C'est vous que je saisis, étincelante épée !
Mon âme se relève : un moment menacée,
Elle puise à longs traits, au dernier Sacrement,
La force que produit le céleste aliment.
L'âme peut maintenant voler à la lumière,
Le corps rendre au tombeau ce qui n'est que poussière ;
En la croix j'ai puisé la véritable ardeur ;
Je meurs ! mais en prenant mon Jésus sur mon cœur,

UN PETIT LECTEUR DU BULLETIN
EUCHARISTIQUE.



RÉPONSES
ENFANTINES

On demandait au bienheureux Chanel, alors enfant de dix ans, pourquoi il allait se mettre si près du Saint-Sacrement.

— Ah ! je l'aime tant ! répondait-il.

* * *

Les petits Arabes disaient à Mgr Lavigerie :

— Père, baptisez-nous, car nous ne mentons plus, nous ne volons plus, nous ne péchons plus.

— Vous ne volez plus, vous ne péchez plus, et pourquoi ? demandait le prélat.

— C'est que Dieu nous verrait, répondaient les catéchumènes.

* * *

Charles aimait beaucoup la sainte Vierge.

Il disait à un de ses maîtres :

— Ah ! Monsieur, je n'oublie pas de dire mon Rosaire chaque jour !

* * *

— Pourquoi Goliath fut-il surpris quand David le frappa avec une pierre ?

— C'est que jamais telle chose ne lui était jusque-là entrée dans la tête.

 LA LETTRE DE LA VEUVE.

“ Pauvre petite, avec ta mère
 Dans ce grenier tu meurs de faim ;
 Mais peut-être à notre misère
 Daignera-t-on donner du pain.
 Vois-tu, cette lettre est écrite
 Pour un riche qui la verra.
 Prions, prions, pauvre petite,
 Et le bon Dieu nous entendra ! ”

Nul ne répond ! plus d'espérance !
 Le riche n'avait point compris :
 Pour le pauvre et pour la souffrance
 Il n'avait eu que des mépris.
 Alors l'enfant se prit à dire :
 “ Pourquoi pleurer comme cela ?
 C'est au bon Dieu qu'il faut écrire,
 Et le bon Dieu nous répondra. ”

— “ S'il était encor sur la terre,
 Dieu nous secourrait aujourd'hui ;
 Mais la lettre que tu veux faire
 Ne monterait pas jusqu'à lui ”

Au tronc du pauvre on la mettra :
 Il est si bon pour la détresse !
 Oui, le bon Dieu nous répondra ! ”

— “ Pour qu'elle arrive à son adresse,

Dans sa confiance naïve,
 A son projet l'enfant rêva ;
 Puis elle écrivit la missive.
 Au tronc du pauvre on la trouva !
 On courut chez la pauvre mère ;
 Et, lorsque chez elle on entra,
 L'enfant lui redisait : “ Espère !
 Oui, le bon Dieu nous répondra ! ”

LE SILENCE A L'ÉGLISE.

Un jour dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, le prince de Condé, placé par hasard à côté d'un séminariste, profite de la rencontre et lui fait cette question : " Monsieur, faites-moi le plaisir de me dire ce que l'on vous apprend au séminaire." Le séminariste ne répondit pas. Croyant qu'on ne l'a pas entendu, le prince réitéra sa demande sans plus de succès. Il insista une troisième fois. " On nous apprend, répond le séminariste, à garder le silence à l'église."—" Je vous suis très reconnaissant de cet avis, reprit le prince, et je tâcherai désormais de le mettre en pratique."

IMMORTALITÉ.

Où vont les étoiles en chœurs ?
 — Elles vont où s'en vont nos cœurs,
 Au-devant de l'aube éternelle.
 Mêlons notre âme à leurs rayons,
 Et, sur leurs ailes d'or, fuyons
 A travers la nuit solennelle.
 L'ombre n'est, dans l'immensité,
 Qu'un seuil au palais de clarté,
 Qu'ouvre la mort comme une aurore.
 L'ombre n'est que l'obscur chemin
 Qui mène d'hier à demain,
 Du soir au matin près d'éclorre.
 Suivons donc ces astres sacrés,
 Qui du jour montent les degrés,
 Des ombres déroulant la chaîne.
 Comme eux, vers la mort nous glissons,
 Et, comme eux, quand nous pâlissons,
 C'est que la lumière est prochaine.

ARMAND SILVESTRE.

AINSI SOIT-IL.

Le prêtre qui assistait Mgr Foulquier, évêque de Mende, à son lit de mort, lui dit un jour :

— Vous souffrez bien, Monseigneur ; mais, courage ! nous prions bien pour vous !

— Merci, répondit le pieux prélat, merci ; oui, oui, il y a longtemps que je souffre, mais je sais une petite prière bien courte que je fais à Notre-Seigneur par sa sainte Mère, et elle me soulage chaque fois. Je vais vous la dire, vous verrez comme elle est belle :

“ Mon Jésus, je suis privé de la vue. Ainsi soit-il !

“ Mon Jésus, je souffre de ma névralgie. Ainsi soit-il !

“ Mon Jésus, je suis sourd. Ainsi soit-il !

“ Mon Jésus, je ne puis dire ni la sainte messe ni mon bréviaire. Ainsi soit-il ! ”

Et le prélat ajouta avec un aimable sourire : Apprenez, mon ami, apprenez cette prière, *elle vous servira !*

RÉPONSE INATTENDUE.

“ On dit que vous êtes un pauvre ignorant ! ” disait quelqu’un au curé d’Ars pour s’excuser de ne point venir à ses prônes. “ Venez quand même, répondit le saint prêtre, *je vous en dirai toujours plus que vous n’en ferez.* ”

UNE LEÇON.

Le bienheureux Pierre de Luxembourg, évêque de Metz, répétait souvent :

— Méprisez le monde, méprisez-vous vous-même, mais gardez-vous de mépriser qui que ce soit !

PERLES EUCARISTIQUES.

“ Quelle source de délices pour moi de me rappeler que j'ai mon Jésus au dedans de moi et qu'il n'y a en moi que Lui ! ”

Ste THÉRÈSE.

“ L'Hostie remplace tout : elle est le bien suprême, la joie pure, le bonheur ineffable. ”

P. EYMARD.

“ Lorsque vous avez le bonheur d'avoir reçu le bon Dieu, vous sentez pendant quelque temps une jouissance, un baume dans votre cœur !.. Les âmes pures sont toujours comme cela ; aussi cette union fait leur force et leur bonheur. ”

CURÉ D'ARS.

Quel bonheur de commencer sur la terre ce que nous ferons éternellement au pied du trône de Dieu !

— Adorez avec votre cœur, tout simplement, et sachez que l'amour est la vraie science de l'adoration.

P. EYMARD.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous signalons à nos lecteurs deux ouvrages, parus récemment, et qui mériteraient de se trouver dans toutes les familles chrétiennes.

I. *Le livre généalogique de la Famille.* Prix : \$1.00.

S'adresser à M. JOS. CADIEUX, 97, rue St-Jacques, Montréal.

II. *Notes d'un catéchiste*, magnifique commentaire littéral, mot à mot, du Catéchisme de Québec. Prix : \$1.00.

CADIEUX & DEROME, Montréal.

Après une leçon d'instruction religieuse sur la bonté et la miséricorde de Dieu, un enfant très impressionné s'écria :

— Est-ce qu'il est encore temps de me convertir ?

Le grand pécheur avait six ans !....

CONCOURS D'OCTOBRE.

I.

Par 4 pieds j'entends, et par 3 je répons.

II.

Trois pieds composent ma structure ;
Je suis aride, chauve et dur de ma nature ;
Mais si l'on me prend en rebours,
Je puis faire un vacarme à rendre les gens sourds.

III.

Quand je suis sous les pieds, je marche sur la tête.

RÉSULTAT DU CONCOURS DE SEPTEMBRE.

I. Une vertu vaut mieux que cent bénéfices.

II. Orange.—Prix décerné à Mlle Isola Brunet, Académie Ste-Marie, 1579, rue Ste-Catherine, Montréal.

III. Chiffre 5.—Prix décerné à Mlle Zulma Dubeau, de St-Athanase Iberville.

*Boîte du Bulletin Eucharistique,
B. P. 2261, Montréal.*

FAVEUR.

Actions de grâces à saint Joseph pour faveur obtenue.

AUX PRIÈRES.

Sœur Marie-Adèle Deneau, des Sœurs grises, Montréal.

- | | | | |
|---|---|---|---|
| " Marie-Philomène Lavoie | " | " | " |
| " Sainte-Marie Aloysius, Congrégation Notre-Dame. | | | |
| " Marie-Clotilde Boyer | " | | " |
| " Saint-Timothée, des Sœurs de la Miséricorde. | | | |
| " Aimée de Marie, des Sœurs de la Providence. | | | |
-